

## Chapitre I

De ma petite enfance peu de choses me sont restées. Pour être tout à fait honnête, je ne saurai séparer mes souvenirs propres, de ceux que l'on m'a relaté. Cependant, comme tous les enfants, ils m'ont été tellement racontés, avec force détails, qu'ils paraissent faire partie intégrante de moi-même.

Je vais tout de même les écrire, afin de camper le personnage que j'étais et celui que je suis devenue.

A l'âge où toutes les jeunes filles pensent à se faire conter fleurette, à danser, sortir au cinéma avec des amies, bref ! Sont insouciantes, ma mère devenait maman pour la deuxième fois.

Avoir dix-huit ans et être obligée de se charger de deux petits êtres que l'on n'a pas vraiment désiré, alors que soi-même, on sort à peine de l'enfance, il y a de quoi détester l'objet de cette entrave...

Celui qui devint mon père, était pour sa part très amoureux de ma mère. Je ne sais toutefois si ce fut réciproque ou si les choses furent telles qu'elle se laissa séduire. Comme toute jeune fille courtisée pour la première fois, elle ne réalisa certainement pas les conséquences et les bouleversements que cela allait apporter à ses rêves...

Ma mère vivait seule avec sa mère, dans un petit studio, près d'un bois. Cet appartement était situé au cinquième étage d'un immeuble de grand standing. On y entrait par un couloir d'environ deux mètres de long, qui donnait sur trois portes. Deux à gauche et une au bout du couloir. La cuisine, située juste à côté de la porte d'entrée était très petite. On y tenait à peine à deux. La porte suivante donnait sur une petite salle de bain-toilettes, pourvue d'une baignoire, ce qui était pour l'époque le comble du confort. Cela faisait qua-

rante ans que ma grand-mère habitait ici. La porte du fond s'ouvrait sur une salle qui était en même temps le salon et la chambre. Une grande armoire rustique était adossée au mur. Le mur de gauche était pourvu de deux grandes baies vitrées d'où l'on pouvait voir le bois. Entre les deux, se trouvait un bureau. Au fond trônait un fauteuil et un lampadaire en fer forgé avec un abat-jour rose, fait par ma grand-mère. A côté, une rangée de livres était disposée au-dessus de cartons ainsi que sur le mur de droite le long d'un lit, dans un cosy. Au pied du lit se trouvait un meuble chinois avec une lithographie de ma mère suspendue au-dessus de ce dernier. Un grand vase Ming reposait sur une table du même style, devant ce meuble. Ma grand-mère était une femme très pieuse, qui n'ayant pas trouvé le bonheur, était restée célibataire. Je ne veux pas dire qu'elle s'était consacrée à la religion ! Non ! Mais à ce que j'ai un jour compris, (qu'elle ne m'en veuille pas si j'ai mal compris), elle avait été amoureuse dans sa jeunesse, mais je ne sais pourquoi, l'objet de sa flamme ne devint jamais son époux. Elle fut toute sa vie durant, fidèle à cet amour. D'après les photos de jeunesse qu'elle nous montrait parfois, elle était très belle !

Lorsqu'elle adopta ma mère, elle avait beaucoup voyagé et elle était déjà d'un âge mûr.

Quand j'ouvris les yeux sur ce monde, ma mère, femme-enfant, vivait dans ce petit studio avec elle et mon frère âgé de quinze mois. Je ne sais si mon frère Stéphane, fut désiré ; J'entends par-là, une fois que ma mère comprit qu'elle attendait un enfant. Mais ce que je sais, et on peut le comprendre aisément, c'est que je ne fus pas du tout la bienvenue. Un deuxième enfant et en plus une fille !

N'oublions pas que ce n'était pas encore la période des femmes libérées, ni celle de la pilule...

Pour couronner le tout, mon père quant à lui se trouvait au service militaire, laissant les deux femmes s'occuper seules de deux bambins, avec pour uniques ressources, celles de ma grand-mère.

Celle qui fut ma mère, était une très jolie femme. Elle n'était pas très grande du haut de son mètre cinquante-cinq, mais elle savait en imposer aux autres. Ses yeux noisette, son nez aquilin, ses lèvres finement ourlées, ses cheveux longs, bouclés, châains redescendant en cascade sur ses épaules auréolaient un visage d'ange. Toute cette beauté cachait néanmoins une froideur qui pouvait vous glacer. Ce qui laissait souvent bon nombre de personnes perplexes. J'ai d'ailleurs à ce que l'on m'a dit hérité de ce trait de caractère.

C'était une femme sévère et « calculatrice » avec les personnes pour qui elle n'éprouvait pas de sentiments particuliers. Trait de caractère dont elle m'affubla adulte. En tant que mère, elle ne fut pas maternelle ! Peut-être était-ce dû à son enfance plus ou moins maltraitée jusqu'à neuf ans ! Quoi qu'il en soit, elle subissait les maternités les unes après les autres, plus qu'elle ne les désirait.

Elle était, en plus d'être belle, très intelligente et douée pour nombres de choses : peinture, piano...

Elle ne supportait pas la médiocrité et la plupart du temps méprisait les gens trop simples. Elle savait parfois être méchante et égoïste. Quand elle avait décidé qu'elle ne voulait plus voir une personne, pour quelque raison que ce soit, c'était définitif ! Il n'y avait jamais de place pour le pardon ou pour la compréhension. Elle était très entière !

Si je m'étaie tant sur la description de ma mère, c'est qu'il faut comprendre que j'ai en quelque sorte, toujours admiré cette femme. Si j'ai rompu « les ponts », il y a quelques années, c'est parce que j'ai fini par comprendre que, quoi que je fasse, ce serait toujours mal à ses yeux. Après plusieurs mois à me rendre malade, j'ai fini par prendre cette décision qui m'a soulagé dans un sens. Soulagé, n'est pas le terme exact, si je m'en réfère à l'état physique et mental dans lequel je me trouvais lorsque j'ai pris cette décision. J'aurai certainement sombré si je n'avais pas eu à mes côtés un mari aimant et attentionné. Je pleurais sans cesse et n'arrivais plus à travailler alors qu'à l'époque je tentais le concours d'institutrice.

J'avais des maux de tête, des vertiges bref...

Une lettre envoyée au mauvais endroit a déclenché cette séparation complète et irréversible. Ce qui m'a permis soit dit en passant de reprendre petit à petit le dessus.

Quoiqu'il en soit, cela a dû lui faire plaisir et surtout la soulager ! Cela lui évitait désormais d'être obligée de me côtoyer, elle, qui avait du mal à me supporter. Je crois d'ailleurs, qu'à ses yeux ce doit être la seule chose que j'ai fait de bien dans ma vie.

Huit ans après, même si je ne reviens pas sur la décision que j'ai prise, car ni elle ni moi ne le voudrions, j'ai encore du mal à penser à elle sans éprouver le moindre pincement. Je sais qu'elle pourrait encore me faire beaucoup de mal moralement. Je réalise, qu'il me faut à tout prix ne jamais chercher à la revoir.

A vingt et un ans, mon père, était un homme, de taille moyenne, brun aux yeux noirs, très mince voir presque maigre. Il portait la barbe et la moustache qui lui donnait un air doux. Il était très gai et aimait beaucoup rire. C'était un homme tendre avec un grand sens de la famille, un peu fier, même parfois trop fier, en ce qui concernait sa descendance mâle.

Il était drôle, fin, intelligent et surtout très amoureux de sa femme. Il savait se faire de nombreux amis et peu lui importait que ce soit des ouvriers sans éducation, voir un peu rustres, s'ils montraient une certaine noblesse de cœur.

C'était le petit dernier d'une famille de cinq enfants. Quinze ans le séparait du premier de ses frères et dix ans de sa sœur qui était la troisième. On peut comprendre aisément qu'il fut donc un peu « chouchouté par ses parents et ses aînés. »

Même s'il connut la guerre, les privations et autres tourments laissèrent, je pense, moins d'empreintes sur lui que sur ses aînés qui se trouvaient être déjà, des jeunes gens. Ses parents tenaient un petit commerce dans le Nord de la France. Lorsqu'il eût dix-huit ans, mon père, monta à Paris,

chez son frère, qui avait embrassé la carrière d'enseignant et y résidait. C'est là qu'il fit la connaissance de ma mère.

Est-ce la froideur de cette dernière ? Les problèmes engendrés par la venue de cinq enfants et un pavillon à payer ? Toujours est-il que mon père, s'est laissé entraîner petit à petit, à boire un petit coup de temps en temps. Puis, les années passant ses petits coups devirent répétitifs, et de nombreuses fois il rentra passablement éméché, provoquant des scènes interminables.

Nous vivions donc à quatre dans l'appartement de ma grand-mère était si exigu, que mon berceau fut mis, dans les premiers temps, dans la cuisine.

La promiscuité liée au fait que le bébé que j'étais, prenait le jour pour la nuit, eurent raison de la patience de ma mère. On décida donc, que je coucherais chez la voisine, qui avait un appartement plus grand et qui était une amie de ma grand-mère. C'est pourquoi, je me souviens que, durant toute mon enfance, nous l'avons appelé tatie.

Après un séjour à l'hôpital Trousseau, tout rentra dans l'ordre et je fis désormais mes nuits.

Si j'en crois les divers témoignages, je ne fus toutefois pas un bébé facile. Les repas étaient des corvées pour mes parents. Je marchais très tard et encore, pour y arriver, fallut-il que ma grand-mère m'emmène en Bretagne afin de me faire prendre des bains d'algues pour raffermir les os de mes jambes. Avec une grande patience, elle me trempait tous les jours dans la mer, et me donnait une alimentation riche. Je pense d'ailleurs lui devoir, ma charpente si solide aujourd'hui.

A deux ans et demi, mes parents me donnèrent une sœur prénommée Hélène. Mon père, revenu du service militaire se mit à travailler, ce qui leur permit d'emménager dans un appartement bien à eux. Je crois qu'elle fut aimée dès le premier jour. C'était un très joli bébé et tellement sage !

Était-ce réellement de ma faute si j'étais ce que j'étais ?

Stéphane et moi étions à l'âge où les enfants découvrent le monde et font le plus de bêtises. Mon père travaillant la nuit, dormait le jour. Aussi, ma mère nous enfermait-elle à clef dans notre chambre afin de pouvoir aller faire ses courses. Nous ne sûmes jamais s'il dormait ou pas, dans ces moments là. Cependant, on comprendra aisément que les deux bambins que nous étions en profitèrent à fond !

Un jour que ma mère rentrait de courses, elle fut apostrophée sans ménagement par le gardien de l'immeuble, courroucé.

En effet, nous avions ouvert la fenêtre, et jetions les feuilles de papier toilette dehors. Il y avait beaucoup de vent et cela devait nous faire rire de les voir s'envoler. Toutefois, ce ne fut bien évidemment pas le cas de notre mère, qui dut courir et se battre avec le vent afin de récupérer les objets de notre délit.

Je ne vous raconterai pas la fessée que nous avons dû prendre tous les deux, et à juste titre...

Je ne fus propre qu'après deux ans, ce qui fit dire à ma mère, plus de trente ans après, que mon amour pour elle n'était qu'un mensonge puisque à deux ans je faisais encore dans ma culotte et dans mon lit...

Elle m'assura, que son détachement vis à vis de moi, datait de cette époque. Toutefois, je pense qu'inconsciemment, elle m'avait rejetée bien avant. Dès qu'elle avait appris qu'elle attendait un second enfant !

Bref ! Comparer à ma sœur et à mon frère j'étais vraiment le « vilain petit canard ».

Mon père n'avait pas été là pour seconder ma mère durant les premiers mois de ma vie. Puis, travaillant la nuit et rentrant à six heures le matin, il donnait le biberon au bébé, qu'il changeait avant d'aller se coucher afin de laisser ma mère se reposer. C'était un bébé sans problème, adorable qui attendait sagement son premier biberon sans pousser un cri.

Inconsciemment, cela ne pouvait que renforcer la déception que ma mère pouvait ressentir, d'avoir une enfant telle que moi.

Un an après Brigitte arriva.

Ils étaient mariés depuis cinq ans, quand ils firent l'acquisition d'un pavillon assez grand, car ils attendaient un cinquième enfant et l'appartement devenait vraiment trop exigü pour sept personnes.

Ce fut un garçon que l'on prénomma Marc.

Vingt-trois ans et cinq enfants ! Je ne souhaite cela à personne. Surtout que nous n'étions pas des anges ! Nous n'étions jamais à cours d'idées en ce qui concerne les bêtises. A cette époque nous nous entendions tous très bien.

Hélène en grandissant faisait l'admiration de ma mère, tandis que mon visage un peu ingrat, mon caractère renfermé lui déplaisait.

Plus j'essayais de lui plaire, plus j'avais l'impression de lui déplaire.

Je passerai sur mes quinze premières années desquelles je ne retiens que les jeudis.

A cette époque, les enfants n'avaient pas cours le jeudi et si mes grands-parents paternels venaient tous les dimanches, ma grand-mère maternelle, elle, passait tous les jeudis à la maison. L'après-midi, je m'enfermais dans la chambre que je partageais avec mes sœurs, pour faire mes devoirs. Lorsque je descendais l'escalier, j'entendais ma grand-mère et ma mère deviser à mon propos. Ce n'était jamais en bien ! Les paroles étaient invariablement les mêmes.

— Wendy est impossible, elle est fourbe et méchante. Elle passe son temps à mentir pour dresser son père contre Stéphane !

Ma grand-mère l'approuvait et la mort dans l'âme, je remontais pleurer seule dans ma chambre. Le jeudi devenait angoissant pour moi. Je ne pouvais m'empêcher de guetter leurs paroles dans l'escalier. Qu'allait-on encore me repro-

cher ? Jamais je n'entendais de mal de mes sœurs. Je n'ai jamais osé avouer, à l'époque, avoir entendu toutes ces choses, qui pourtant, m'ont fait si mal.

Chaque semaine, j'essayais de me surveiller, d'aider mes parents dans les tâches quotidiennes, de m'éloigner le plus possible de mon frère afin d'éviter les sujets de dispute, de faire attention à mes gestes et mes paroles. J'espérai ainsi entendre le jeudi suivant quelques mots gentils à mon égard ou pour le moins ne pas être le sujet de leur conversation. Mais, non... Si elles n'avaient aucune bile à déverser sur mon dos, elles m'ignoraient toute la journée.

Finalement, inconsciemment ou pas, elle cherchait à faire partager les sentiments négatifs qu'elle éprouvait pour moi !

Elle ne pouvait supporter que quelqu'un m'aime et m'en voulait, lorsque certains membres de la famille faisaient le moindre éloge à mon encontre et plus encore, lorsque c'était au détriment d'un de mes frères ou sœurs.

Étais-je ainsi ? Une enfant foncièrement méchante, Je ne saurai le dire ! Il est très dur de s'analyser surtout des années après. Mentreuse ? Je l'étais, comme tous les enfants. Comédienne ? Je ne crois pas ! Ce dont je suis sûre c'est qu'entendre toujours dire du mal de soi, être rejetée lorsque vous demandez un câlin, et gardez tout cela au fond de votre cœur, sans jamais en parler ! Tout ceci pourrait bien être la raison de ma tristesse et du fait que je paraissais renfermée et pleurnicheuse. Ce dont je me souviens aussi, c'est de toute la « haine » que ma mère éprouvait pour moi et que je découvrais, sans en comprendre la raison, au fil des ans. Je crois surtout, qu'elle n'a jamais cherché à me comprendre et a traduit tous mes actes, de façon négative.

Si je veux être honnête avec elle, je dirai que le rejet, dont elle m'affectait, me rendait malheureuse, me poussait à me replier sur moi-même.

Je me souviens d'un soir ou, venant nous dire bonsoir, elle me trouva en larmes. Elle s'assit sur mon lit pour

s'enquérir du motif de ce débordement que pour elle, rien ne justifiait

— Pourquoi pleures-tu ? me demanda t-elle.

— Pour rien ! hoquetais-je

— Tu as mal quelque part ? reprit-elle

— non

— Allons, on ne pleure pas pour rien !

Pour la première fois ma mère s'inquiétait des larmes qu'elle découvrirait. Sa voix était douce et je sentais en elle un certain désarroi. Je n'arrivais pas à endiguer le flot de mes larmes, mais j'avais trop été habitué à cacher ma tristesse pour lui ouvrir mon cœur ! Comment avouer à sa mère que l'on sait qu'elle ne vous aime pas ! Qu'aurait-elle répondu ? Que je faisais encore du cinéma ! Et surtout comment lui avouer que j'avais malencontreusement un jeudi écouté sa conversation avec ma grand-mère et que désormais, je les espionnais et redoutais ce jour là. Craintive, angoissée, je tendais l'oreille afin de connaître les derniers griefs à mon encontre.

Non ! Décidément je ne pouvais rien lui dire ! Elle le sentit et s'en irrita.

— Bon et bien si tu n'as rien, continue de pleurer ! Me dit-elle agressivement.

Elle se leva et quitta la chambre. Ce fut la seule fois où elle parut s'inquiéter de ce que je pouvais ressentir.

Ce soir là, j'eus du mal à m'endormir. Hélène tenta de me consoler en me questionnant mais, pas plus qu'à ma mère, je ne soufflais mot ! A quoi cela aurait-il servi ? Elle n'aurait pas compris, ne souffrant pas de ce manque d'amour. De plus, je craignais, qu'elle n'en parle ensuite à ma mère.

Peut-être que ce jour là, si j'avais pu parler, aurait-on évité la plupart des conflits ultérieurs mais peut-être pas. Ce pas, je le fis bien des années plus tard, trop tard ! Et de façon plus que maladroite ! Comme toujours lorsque j'agis sur le coup de l'émotion, sans penser aux conséquences désastreuses qui peuvent en découler.

Je crois qu'un de mes traits de caractère est « d'encaisser les coups » pendant un certain temps, puis d'exploser de façon irréfléchie, ce qui me nuira quelques fois.